

AUTEUR

HERVE GIRAUD

*Une brève introduction à
l'ouvrage...*

Ils habitent la même tour dans le 13^{ème} arrondissement de Paris, ils fréquentent le même groupe scolaire et ils sont copains. Même si c'est un peu compliqué.

Le petit univers des garçons bascule le jour où Rasta-Poule dans la rue se met à annoncer la fin du monde : *Le ciel qui est de plus en plus bas va nous ensevelir !*

Quelques mots sur l'auteur....

[...] Hervé Giraud, qui depuis le lycée est capable de pianoter sur son ordinateur avec tous ses doigts et sans regarder les touches, continue à faire crépiter les mots sur son écran aussi vite que sa pensée les fait jaillir.

<https://www.editions-thierry-magnier.com/auteur-herve-giraud-10724.htm>

[...] Je vis au bord de l'eau pas loin de Paris, avec mes bateaux, mes vieilles autos, mes chats et un abonnement à Spotify. Je voyage parfois encore, mais jamais loin. Il m'est arrivé d'aller au bout de la rue, j'y ai rencontré des gens, j'ai vu une gouttière qui fuyait et croisé un chien mouillé de pluie, j'ai trouvé ça formidable.[...]

<https://www.la-charte.fr/repertoire/giraud-herve/>

On est construits par strates, l'enfant que nous étions n'a pas disparu, il est toujours là, enfoui. »
Nancy Huston

« Il nous a fallu bien du talent pour être vieux sans être adulte. »
Jacques Brel

LIRE : Une des raisons pour laquelle nous avons beaucoup aimé *La cabane de la fin du monde* est la grande justesse de ton que vous offrez au jeune narrateur. Et aux autres personnages aussi d'ailleurs. Comme s'ils s'incarnaient dans votre écriture et que vous entriez complètement en empathie avec eux. Nous nous demandions quel était votre rapport à l'enfance (à l'adolescence aussi bien sûr, nous pensons à *Y aller*, à *Non réparable*). A votre enfance déjà : votre rapport à l'enfant que vous étiez ; peut-être à l'enfant que vous auriez aimé être. Et puis aux enfants, aux adolescents qui vous entourent, ceux que vous rencontrez...Comment vous imprégnez-vous de tout ça, comment pour vous cela se transforme-t-il en écriture ?

Hervé Giraud : « *On est construits par strates, l'enfant que nous étions n'a pas disparu, il est toujours là, enfoui.* » C'est Nancy Huston qui le dit. Je suis complètement d'accord. Ne m'a-t-on pas dit récemment : « Toi, tu n'as pas huit ans d'âge mental, t'en as cinq ! ». Non pas que je n'ai pas grandi, mais je n'ai jamais voulu perdre l'irrévérence et la liberté de l'enfance. Ce n'est pas gratuit, ça participe de beaucoup de refus, celui de se mettre au service de l'Entreprise, d'accéder à ce qu'une amie autrice nomme le « Grand lotissement », faire allégeance à certaines postures attendues. Ça requiert aussi de sans cesse réactiver la mémoire, de se souvenir de comment les événements nous traversaient, nous bouleversaient, nous émerveillaient, d'être en paix avec l'enfant et l'adolescent qu'on a été. J'ai été élevé à la « vas-y-comme-je-te-pousse » par des parents un peu hippies, souvent fauchés, très immatures, un père excessif et une mère qui plane à dix mille (la part de normalité de mon éducation, je la dois à mes grands-parents que je qualifierais de « gaullistes » et qui étaient très présents, puisque nous vivions tous ensemble).



Puisque j'ai gardé ce pied dans l'enfance, je peux être ému par certains enfants, des bébés ou des ados (à noter ici l'emploi de l'article défini, car certains me laissent de marbre ou m'horripilent). L'implicite du monde tel que perçu par eux garde une part de poésie et de simplicité qui me va. Je donne l'exemple de cette petite fille de six ans dont le prénom caractérise une enfant issue de parents probablement magrébins qui m'expliquait il y a quelques jours pourquoi on ne met pas de porc dans les kebabs : « Un porc, c'est trop gros, ça ne tient pas dans un kebab ! ».

C'était bien la peine que Germaine Tillion s'escrime à nous expliquer une civilisation. La réponse est là.

Pour conclure, je vais citer Brel : « *Il nous a fallu bien du talent pour être vieux sans être adulte.* »



LE PULL OÙ J'AI GRANDI

Plein de malice, d'impertinence, de vie et d'énergie, ce roman accompagne les débuts dans la vie adulte d'un trio de compères amis d'enfance. Un peu filous, un peu menteurs, mais le coeur pur, ils rêvent à la vie magnifique qui les attend.

LIRE : Vous avez écrit un roman adulte en 2016, *Le pull où j'ai grandi*. Nous ne l'avons pas encore lu mais nous en avons bien envie. Est-ce une fiction ? Un texte autobiographique ? Avez-vous envie d'en écrire un autre ? Comment percevez-vous...ou pas...la frontière entre roman adulte et roman jeunesse ?

Hervé Giraud : Disons que c'est partiellement autobiographique et que le reste je l'ai inventé. Je l'aime bien ce roman, j'y parle de mon père, de mes potes, de ma première bagnole, des premières filles... Chaque chapitre est écrit comme une sorte de nouvelle. Un jour, une libraire en fin d'activité (du temps où les libraires avaient le loisir de choisir de cesser leur métier sans être sous le coup d'une cessation de paiement) m'a prise dans ses bras et m'a dit : « c'est pour lire des livres comme ça que je fais ce métier depuis 50 ans ! ». Je crois que j'en ai vendu 1000. Ce n'est pas beaucoup.

La frontière entre le roman adulte et le roman jeunesse me questionne. Quand j'écris, j'essaie d'avoir en tête l'âge des lecteurs, mais je m'échappe de la contrainte et alors c'est comme si je prenais affectueusement mon lecteur par le coude pour l'emmener marcher et lui raconter un truc. Mémé (mon arrière-grand-mère qui elle aussi vivait avec nous) parlait le patois du Pas de Calais. Elle me crochetait la manche pour me tracter dans le jardin : « Acoute ichi ! » et puis elle me racontait l'histoire des parachutistes anglais qu'elle avait planqués à la cave en 44. Je profite de l'anecdote pour dire que c'est elle ainsi que toute ma famille paternelle qui m'ont donné le goût des livres et des histoires. N'importe quel souvenir familial raconté par n'importe lequel de mes aïeux avait une puissance narrative totalement exagérée et souvent très drôle. Toujours à propos de Mémé, quand quelqu'un du quartier venait à mourir (forcément quelqu'un de plus jeune qu'elle, car tout le monde, sauf accident, est centenaire dans ma famille) et qu'on lui annonçait la mauvaise nouvelle, elle répondait :

« *Tant mieux ! Plus il y a de morts, moins il y a de malades.* »

J'ai mis longtemps à comprendre, mais cette phrase résume toute la philosophie dont je suis imbibé. De la même manière : « *plus on vit vieux, moins on est mort longtemps.* »

EXTRAITS DU ROMAN

« *On avait imaginé qu'on serait les seuls survivants et finalement on allait être les seuls morts.* »
Réflexion suite à l'accélération de la tempête

LIRE : Le ton est juste dans votre roman, dans les sentiments, les pensées, la sensibilité, l'humour. Mais il l'est aussi dans l'écriture des dialogues, la transcription de l'oral. Comment faites-vous pour vous imprégner du langage des enfants, des jeunes, et pour le rendre si « vrai » ? Pour que votre écriture « parle » aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui ?

Hervé Giraud : Ce n'est pas mon langage qui parle aux jeunes d'aujourd'hui, ce sont des jeunes que je parviens à embarquer et font l'effort d'écouter ma langue. Je sais qu'elle n'est pas simple, mais j'ai de l'ambition pour eux. Ils sont capables. Quand je lis, je décortique comment les autres s'y prennent. J'aime beaucoup les romans traduits parce que je devine le travail derrière la phrase. Les miennes (de phrases), je les dépouille beaucoup, les ronge souvent à l'os, pas seulement pour faire court, mais pour aller à ce que mon personnage a à dire. Par ailleurs, j'avoue tout, il y a beaucoup de séduction dans mes écrits. Je maîtrise à peu près les touches d'humour, pour le reste (la sensibilité, la tristesse), ça vient tout seul. Le tout forme une langue forcément singulière.

LIRE : Vous avez écrit des nouvelles pour adolescents au début des années 2000, ce genre n'est pas très fréquent en littérature jeunesse. A votre avis pourquoi ?

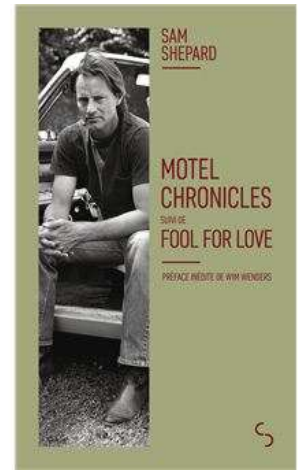
Puis vous êtes passé au roman. Est-ce que vous écririez encore des nouvelles ? Avez-vous une préférence ? A votre avis comment et pourquoi choisit-on l'un ou l'autre ?

Hervé Giraud : Je l'ignore. Je n'écris plus de nouvelles, mais :

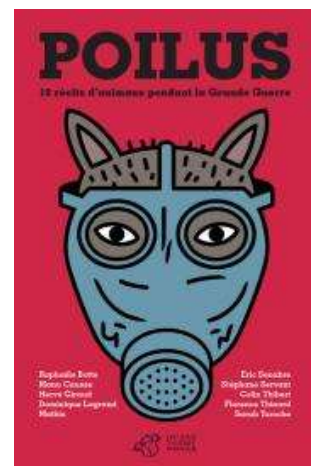
Si j'aime en écrire, je n'aime pas trop en lire parce que quand le style d'un auteur me plait, j'ai envie d'en avoir tout un roman. Par exemple, « *Mondo et autres histoires* » de Le Clézio me frustre. C'est pourtant à la lecture des textes très courts de *Motel Chronicles* (Sam Shepard) que je puise régulièrement ma manière d'écrire (quand je ne sais plus écrire, je relis une nouvelle de *Motel Chronicles*, toujours la même).

En revanche, sur le versant productif, la nouvelle est un exercice très formateur. On écrit dans la même unité de temps, de lieu aussi, de préférence au présent ; il y a peu de personnages ; on plante tout très vite. La fin doit surprendre et plus elle surprend, plus c'est réussi. La nouvelle, c'est le meilleur moyen pour un auteur de prendre confiance en lui, de travailler l'imaginaire, d'apprendre l'efficacité des phrases. « *L'art d'ennuyer est de tout dire* », alors par manque de place, dans une nouvelle on apprend à suggérer, à créer un maximum de hors texte. Pour écrire une nouvelle, j'ai une recette : je trouve une situation de départ, j'ajoute un renversement, une première résolution, et une fin qui vient tout foutre en l'air.

Le roman, c'est plus facile, une idée suffit. Le reste, c'est du bavardage. On peut faire des digressions, on peut s'amuser avec des dialogues, balader le lecteur, on prend son temps. J'aime bien les deux formes, mais plus personne ne publie de nouvelles. J'en ai en stock dans mon ordinateur. Si le mouvement renaît, je suis prêt à inonder le marché.

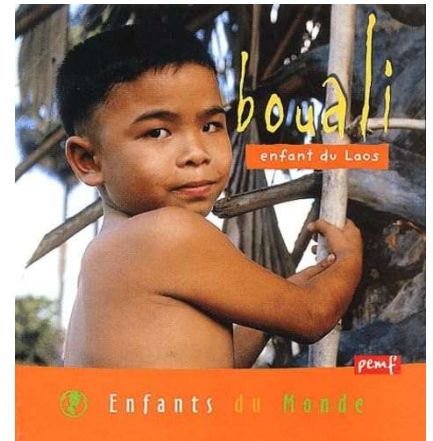


« Quand je ne sais plus écrire, je relis une nouvelle de *Motel Chronicles*, toujours la même »

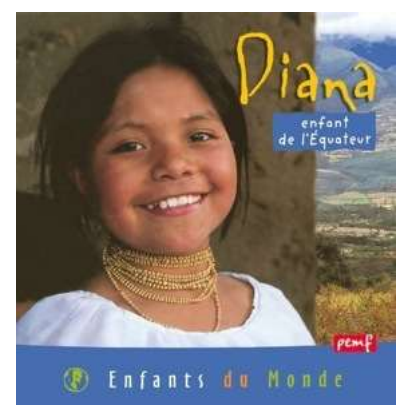
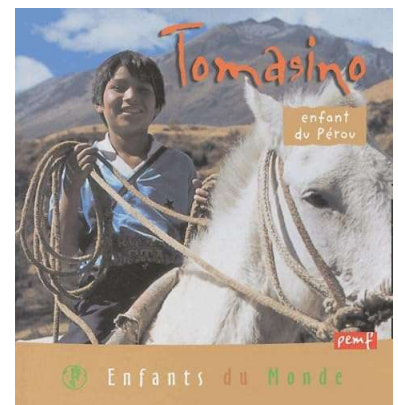


Recueils de nouvelles
parus aux Editions Thierry
Magnier

LIRE : Vous avez écrit plusieurs livres « *Enfants du monde* » aux éditions PEMF. Votre rapport personnel à l'école semble avoir été « mouvementé », du moins est-ce ainsi que vous l'évoquez. Est-ce un hasard d'éditeur ou bien avez-vous un intérêt personnel pour la pédagogie Freinet ?



Hervé Giraud : J'ai été enseignant dans le premier degré. Bien sûr que les pédagogies alternatives ont ma faveur. Je peux débattre pendant des heures de ce qu'est le socio-constructivisme et comment on apprend à lire à des enfants. C'est plus facile de fabriquer des abrutis habitués à obéir aux normes sans rien comprendre que des citoyens qui réfléchissent ($B+A = BA$, apprends par cœur et tais-toi et contrôle tes orifices : nez pour ne pas sentir l'odeur de renfermé d'un groupe de 30 enfermés dans un cube ; bouche parce qu'il ne faut pas bavarder avec son voisin ; sphincters parce que tu attendras qu'on te dise quand tu pourras faire pipi, quant à tes oreilles, tu les ouvres). Il faut exploiter le sens critique et la curiosité des enfants (un B à côté d'un A, ça fait quoi ? Quelqu'un a une idée ? Parce que moi, je n'en sais rien) pour les amener à la connaissance et au vivre-ensemble (apprendre ensemble, partager un questionnement, c'est vivre ensemble). Je déteste l'école à bon compte, celle de Blanquer, des neurosciences, du refus de la mixité sociale et des statistiques européennes.



A noter que ma hiérarchie m'a toujours suivi, encouragé, promotionné, écouté. L'Education Nationale n'est pas du tout fermée à l'initiative et la liberté pédagogique n'est pas un vain mot. Ce qui m'amuse, c'est qu'on remarquait mon travail en ajoutant que j'étais « atypique ». J'ai terminé ma carrière en dirigeant des établissements spécialisés.

Mon premier boulot était de virer les affichages des règles et d'expliquer aux enfants que descendre l'escalier par la rampe, moi aussi je peux le faire. La seule règle : « il faut vivre dangereusement, mais en faisant attention ». Je fais toujours absolument confiance aux enfants car j'ai été élevé comme ça, je pouvais faire ce que je voulais, j'ai toujours su apprécier les risques. J'ai passé quatre années à gérer un foyer de l'enfance dans un château. Il y avait une rampe magnifique, pas un gamin ne prenait l'escalier, il n'y a jamais eu un incident.

Mon editrice m'a dit il y a peu : « Mais voyons, Hervé, tu sais bien que tu es un auteur atypique ! ».
Décidemment.

Pour ce qui est de ma scolarité, j'étais remuant, d'une capacité d'attention limitée et impatient. J'ai le souvenir de travailler beaucoup sans jamais obtenir de bons résultats. Mais en réalité, je ne devais pas beaucoup travailler. Parfois, j'avais l'impression que ça n'avancait pas, je m'ennuyais alors je faisais l'andouille ou je bricolais mes stylos. Je dois quand même à l'école de m'avoir appris des choses, à trouver le bon ton. Réussir à faire rire un prof, c'est gratifiant (le contraire aussi, faire rire ses élèves, comme je l'ai découvert plus tard).

Pour autant, à l'issue de la troisième, on m'a orienté vers une filière courte. Humiliation suprême. J'ai réussi à reprendre une voie longue, non sans difficulté. Le mal était fait. Je voudrais pouvoir porter plainte contre le conseil d'orientation de fin de troisième qui m'a fait subir cette mise au ban. Le prof principal, prof de lettres, l'instigateur du complot, je suis allé cracher sur sa tombe des décennies plus tard. Véridique. Vous voulez son nom ?

Mon école à moi est certainement une réponse vengeresse de l'autorité subjective exercée par d'autres sur moi. Ça ne me met pas en colère, ça m'anime !

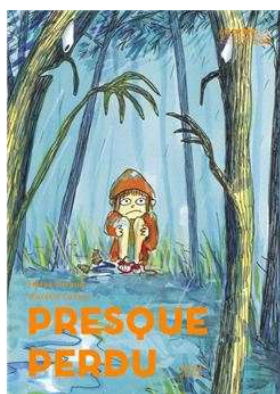
LIRE : Il y a en ce moment de nombreux livres pour la jeunesse consacrés aux récits de vie, avec une évidente volonté pédagogique et « morale » d'aborder des thèmes contemporains qui la concernent : les menaces écologiques, le harcèlement, le racisme, l'addiction aux écrans etc...Vous en abordez, vous aussi, quelques-uns dans *La cabane de la fin du monde* mais d'une manière très personnelle, avec un côté « décalé » qui allège le ton et ouvre les horizons. Rien de plombant au bout du compte. De la poésie, de l'humour, une grande sensibilité et le sens de l'aventure. De la vraie littérature ! Comment réussissez-vous cela ? Etes-vous finalement un grand optimiste ?

Hervé Giraud : J'ai un bon moteur, même si je tombe parfois en panne et que je perds mon goût d'aller de l'avant. Le monde est impitoyable, l'avenir est plombé, les dirigeants me font flipper par leur inaction (ou leurs mauvais choix). Certains discours, certains votes du parlement m'irritent.

C'est important pour moi que nos enfants puissent vivre en paix, en bonne santé, dans un monde habitable, savoir où ils vont dormir le soir, tomber amoureux, cueillir des fleurs, rire avec leurs amis et nager dans les rivières sauvages. Je veux qu'ils puissent profiter des plus grands plaisirs que le monde offre et qui sont GRATUITS, donc reliés à la nature, au cosmos et à la vie. La paix n'a rien à voir avec l'insouciance, il faut rester vigilants, râler, lancer des cailloux et se tenir prêts pour la Révolution, de préférence une révolution verte.

Alors oui, il faut aborder tous ces thèmes, chaque auteur le fait à sa manière. Je le fais avec de l'affection, mais le sujet n'en est pas moins sérieux, l'humour sert à embarquer du monde avec moi.

Quant à la morale, c'est au lecteur de la construire. Un héros de roman, ne doit pas être forcément un modèle à suivre, sinon ce n'est plus de la littérature, c'est du catéchisme.



LIRE : Nous aimerions savoir le rapport que vous avez avec l'illustration de vos romans. Même lorsque cela ne concerne que la couverture, comme dans *La cabane de la fin du monde*, où le dynamisme des couleurs et du dessin donne tout de suite envie d'en savoir plus sur l'aventure que semblent vivre ces enfants. Je pense aussi aux illustrations d'Aurélie Castex pour *Presque perdu* et *L'été où j'ai eu (enfin) chaud.*, que nous aimons beaucoup. Est-ce que ce sont vos choix, ceux de l'éditeur ? Avez-vous un droit de regard ? Travaillez-vous parfois en lien direct avec l'illustrateur ? Vous avez aussi lié votre écriture à la photographie avec « Enfants du monde ». Quelle importance cela a-t-il eu pour vous ?

Hervé Giraud : Thierry Magnier s'efforce de faire travailler des illustrateurs, je lui en sais gré. Je n'aime pas toutes les couvertures de mes romans, mais je lui laisse la main. Je ne sais pas ce qu'est « une bonne couverture ».

Je n'ai pas de rapport particulièrement réfléchi avec les images et les photos. Les deux sont complémentaires, j'aime que la sémiologie de l'illustration (et/ou de la photo) ajoute une touche de poésie, d'invention et propose un pas de côté réaliste. Je travaille très bien avec Aurélie Castex qui m'a été présentée par mon éditrice du Seuil. Elle dessine le monde tel que je le dessinerais si j'avais son coup de pinceau. Elle est drôle, inventive, totalement lunaire et on est devenus amis.

LIRE : Votre rapport aux voyages est-il toujours le même que lorsque vous écriviez ces livres sur des enfants d'ailleurs ? Je pense à la citation au début de *La cabane de la fin du monde* : « Mieux vaut regarder là où on ne va pas, parce que là où on va, on saura ce qu'il y a quand on y sera. »

Hervé Giraud : Je n'aime pas le tourisme et je voyage peu désormais pour des raisons écologiques. Ce qui m'a toujours plu, c'est l'immersion dans un autre univers. Mes meilleurs voyages sont quand j'ai pu m'immiscer dans la peau d'un californien (faire du surf, manger des pizzas, parler à n'importe qui comme si on se connaissait depuis l'école...) ou dans celle d'un laotien (manger du riz, faire du scooter en tongs, trancher les bananiers avec un coupe-coupe, regarder la mousson ruisseler sur un toit de tôle). Visiter les musées et les monuments vient après.

En ce qui concerne la citation, en voyage, le temps n'a pas la même forme, il passe lentement mais l'urgence disparaît. On peut perdre toute notion d'impatience, observer, écouter, regarder. Je ne programme rien sinon un billet d'avion aller-retour et je n'ai qu'un bagage à main. Il arrive souvent que le matin, je ne sache pas où je serai le soir et m'efforce d'aller aussi où personne ne va, « là où on ne va pas », parce que finalement, c'est là que ça se passe.

LIRE : Sur Internet nous avons vu que vos livres étaient très souvent les « coups de cœur » des associations de lecteurs. Cela vous touche-t-il ? Avez-vous l'occasion de rencontrer de jeunes lecteurs et d'échanger avec eux sur leurs ressentis ?

Au sujet de vos livres, les mêmes termes reviennent souvent : Tristes parfois mais gais en même temps, burlesques, irrévérencieux, très visuels, pleins d'humour, de poésie, d'espoir, d'une très grande sensibilité...Ils aident à grandir.

Comment ressentez-vous ces retours ?

Hervé Giraud : Plus j'ai de fois 20 ans (plus de trois fois actuellement), plus j'ai 20 ans et le goût du désordre et de la rigolade.

« *Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de gagner, c'est de dominer* » a répondu Bruce McLaren après son premier titre de champion du monde des constructeurs. Il ne plaisantait pas, moi si, alors c'est ce que je réponds quand j'ai un prix (c'est rare). Bien sûr que d'être repéré et que des gens apprécient ce que l'on fait est très agréable et valorisant. Au-delà du plaisir personnel, c'est tant mieux quand des acteurs du livre (tels que vous) repèrent ce qu'il y a derrière mon travail, y voient le côté politique et le côté clinique - Le lecteur se projette dans un héros qui trouve des solutions à des choses qui peuvent lui arriver, mais aussi arriver à d'autres, et on tremble pour eux et ce faisant on apprend l'empathie. C'est essentiel de savoir ce que peut ressentir l'autre, par exemple celui qui est publiquement rappelé à l'ordre parce que ses parents (débordés par le travail, la dépression, ou simplement je m'en foutistes) le dépose en retard à l'école ? ou (je l'ai observé autrefois), qu'ils n'ont pas payé la cantine. Un bon titre jeunesse serait :

"Levez la main, ceux qui ont une bourse".

Je refuse d'écrire des histoires de petites filles qui font du poney et de la danse. Je refuse d'installer le jeune lecteur dans une pratique petite bourgeoise du livre qui lui fera privilégier plus tard Musso à Dos Passos.

Un livre ça dérange, ça fait faire un pas de côté. On lit pour penser le monde et vivre avec son prochain, s'intéresser à ce qui ne nous intéresse pas. Le tout, le plus plaisamment possible.

Voilà. J'ai été bavard, mais vos questions sont documentées, ça m'oblige...

Merci infiniment, M. Giraud, pour vos réponses et votre disponibilité. Nous nous retrouverons avec plaisir l'an prochain pour les jurys de la rentrée avec *La cabane de la fin du monde*.

Je finis cette interview sur ce que nous avons écrit dans l'article consacré à ce livre : Vous réussissez à parler de choses graves en les dédramatisant. En nous embarquant dans de folles aventures. Et tout cela est très précieux...
